

POURQUOI (pas) LE MONDE ?

UN RÉCIT DE RAPHAËL MELTZ

Vers la fin de mon audition, je tente :
— *Je veux du gonzo, même ! Du Hunter Thompson au Monde !*

Sourires amusés de mes interlocuteurs, manifestement dubitatifs. Je reprends.

— *Bon, d'accord, du gonzo soft...*

Allons-y donc pour du gonzo soft.

Je ne sais même plus quand j'ai eu l'idée, ou l'envie, la première fois. Je me souviens d'une première hésitation, toute fin décembre 2010, en voyant que les candidatures pour diriger *Le Monde* étaient ouvertes jusqu'au 3 janvier 2011. Et puis, les vacances, les fêtes : j'ai laissé tomber.

Début janvier, quatre journalistes du *Monde* se déjà sont portés candidats, dont la directrice de la rédaction, Sylvie Kaufman, l'adjointe donc d'Éric Fottorino, celui dont la place est à prendre. Fottorino qui, faut-il le rappeler, vient de se faire virer par les trois actionnaires (Pierre Bergé, Xavier Niel, Mathieu Pigasse) dans des conditions assez sanglantes : après avoir favorisé la venue de ce trio (dit «BNP») avant l'été 2010, il s'est frontalement heurté aux nouveaux actionnaires, leur écrivant, début décembre 2010 : «*Je suis déçu. Je me sens trahi au nom de notre collectivité*» et dénonçant un «*harcèlement moral managérial qui montre son visage mais qui ne dit pas son nom*¹.»

Un mois auparavant, le 4 novembre, Fottorino avait, dans un texte étonnant publié dans *Le Monde*, dressé «un bilan critique» de son journal, dénonçant notamment le fait qu'il «*s'était un temps donné la mission de faire trembler le CAC 40*» et «*[d'entretenir] la suspicion envers les pouvoirs politiques et économiques*». Cette critique, mêlée à d'autres sur la gestion industrielle du groupe, visait, sans les citer nommément, le trio Minc-Colombani-Plenel, les précédents

patrons du quotidien. Elle avait heurté un grand nombre de journalistes du *Monde* : soixante-quinze d'entre eux avaient aussitôt signé une lettre reprochant à Fottorino cet éditorial. Pour cette raison sans doute, son éviction par les nouveaux actionnaires, un mois plus tard, ne suscite guère de drames au sein de la rédaction du quotidien. Son remplacement se transforme en un jeu étonnamment complexe. Comme le résume Emmanuel Berreta du *Point*² : «*Les trois nouveaux propriétaires privilégient une candidature extérieure au journal : 1) un homme neuf ou une femme qui, par son charisme, son parcours, sa force de caractère parviendrait à transcender les différents courants et enterrer les différents machabées enfermés dans les placards du journal ; 2) Bergé, Niel et Pigasse souhaiteraient, en outre, que le candidat maîtrise les enjeux technologiques qui bousculent les habitudes du métier et l'obligent à se redéfinir ; 3) Il faudrait enfin que sa date de naissance soit postérieure à 1961. Cette dernière condition étant plus ou moins une conséquence directe du point 2.*»

6 JANVIER 2011. JE VOIS PASSER UNE DÉPÊCHE ANNONÇANT

que les candidatures sont encore ouvertes. Cela me réveille. Je me jette à l'eau : en une demi-heure, je rédige une lettre d'une page, que je poste l'après-midi même, accompagnée de mon C.V. J'écris notamment, emporté par ma propre grandiloquence : «*Redonner une identité au Monde, voici le*

projet que je souhaite proposer. Cela a été dit maintes fois, il n'est plus question de faire du quotidien du soir (ou du matin... pourquoi ne pas revoir l'organisation du journal ? Pourquoi continuer à boucler des articles quarante-huit heures avant qu'ils ne soient lus ?) l'objet qu'il était jusque dans les années 1990. Ce n'est plus le journal officiel des débats parlementaires et politiques. Mais ce peut être à nouveau le journal de référence. Comment ? En privilégiant l'écriture et le graphisme. Un quotidien n'est pas un journal comme les autres : il doit être capable, tous les jours, de raconter le monde avec un œil, un regard qui lui est propre. C'est l'ensemble du choix des papiers et surtout de leur traitement qu'il faut revoir : chaque article doit avoir un sens profond pour le journaliste qui l'écrit. Plus de routine, plus de marronniers, mais du désir en amont... ce qui engendrera du désir en aval. Il en va de même pour les dessins, la photo : là encore il faut tout remettre à plat. Faire travailler les meilleurs, leur donner le sentiment qu'ils participent à un grand-œuvre, et non qu'ils remplissent une commande de plus.» Ma lettre n'a rien d'exceptionnel, mais elle est un peu plus détaillée que celle de Bernard Guetta, qui, en gros, ne dit rien de plus que : «*Je crois en l'avenir de la presse écrite et du Monde en particulier*³.» Les courriers de candidature des autres candidats ne sont pas rendus publics.

Lundi 10 janvier 2011. Je reçois un mail lapidaire de Louis Dreyfus : «*Cher monsieur, je vous remercie de votre courrier par lequel vous m'indiquiez être candidat à la direction du quotidien Le Monde. Je vous remercie de prendre contact avec moi dès que vous le pourrez de manière à pouvoir organiser sans délai votre audition.*» Net sentiment de satisfaction. En 2004, j'avais proposé

ma candidature à la tête de Radio France, pour remplacer Jean-Marie Cavada, avec un projet autrement plus argumenté que cette fois-ci; le CSA ne m'avait jamais répondu, jugeant ma proposition fantaisiste. Louis Dreyfus poursuit: «Par ailleurs, je vous serai reconnaissant de m'indiquer si vous souhaitez que votre candidature reste confidentielle à ce stade (option retenue par certains des candidats externes au Groupe).» Quelle est l'intérêt d'une telle confidentialité? Des patrons de presse peuvent vouloir candidater au Monde sans pour autant prendre le risque de perdre leur place d'origine. Pour prendre un exemple: si le rédacteur en chef de *La Croix* candidate au Monde et que son patron l'apprend, cela peut se retourner contre lui. Mais la confidentialité ne peut durer qu'un temps, puisque le processus de désignation doit se passer en trois étapes. D'abord une audition devant un comité restreint composé de trois hommes représentant les trois pôles du Monde: Louis Dreyfus, le président du directoire (le responsable industriel du groupe), Gilles Van Kote, le président de la SRM, la société des rédacteurs du Monde (les journalistes), et Pierre Bergé, représentant les trois actionnaires. Ce comité doit proposer quelques noms à un groupe élargi, qui doit alors choisir une personne, laquelle personne se présente devant les journalistes du groupe, et doit obtenir plus de 60% d'approbation. Un processus complexe et particulièrement décourageant, comme l'explique Emmanuel Berreta, à propos de l'homme ou la femme providentiel(le) qui pourrait diriger *Le Monde*: «Admettons qu'il ou elle existe. Qu'il ou elle se niche dans un grand journal concurrent et attende son heure. Il lui faudrait donc faire un pas en avant et, au su de tous, déclarer sa candidature, ne serait-ce qu'au moment de réclamer les suffrages de la rédaction. Qui prendrait un tel risque? Perdre son job, sans être certain d'en posséder un nouveau, dont l'accès est soumis au scrutin d'une foule de journalistes.»

Ce matin du 10 janvier sort une dépêche AFP titrée: «Bernard Guetta candidat à la direction du Monde.»

Un mois auparavant j'avais obtenu, par une connaissance de connaissance, le contact de Grégoire Lemarchand, qui s'occupe à l'AFP des médias. Je lui avais envoyé le premier numéro du *Tigre* formule 2011, et il avait fait une dépêche reprenant notamment ma blague sur nos restrictions budgétaires, blague faisant référence à la sévère réduction des coûts au Monde: «N'ayant pas de voitures de fonction à remiser au garage, nous avons décidé de ne plus envoyer gratuitement d'exemplaires aux journalistes. Si vous aimez *Le Tigre*, vous pouvez vous abonner⁴.» Je lui transfère donc ma lettre de candidature et le mail de Louis Dreyfus. Le journaliste de l'AFP me rappelle dans l'heure qui suit. Je sens une légère gêne chez lui:

— Ce n'est pas une blague?

— Non, ce n'est pas une blague! Je ne suis pas moins légitime que les journalistes du Monde, Arnaud Leparmentier, Rémy Ourdan, par exemple, qui ne sont pas plus connus que moi. Et, eux, ils n'ont jamais dirigé de journaux...

— Excuse-moi, tu as raison, c'est inconvenant de penser que ça pourrait être considéré comme une blague.

Mais, m'explique-t-il, parce qu'il va réactualiser la dépêche consacrée à Bernard Guetta, il a besoin de mettre quelque chose dans ma bouche qui montre que, *in fine*, j'ai moins de chances que lui de finir directeur du Monde. Je ne me souviens plus de la formule que j'utilise, sans doute «Il est peu probable que je sois choisi», ou «Je ne suis pas sûr d'être choisi», à moins que... Deux heures plus tard, la dépêche tombe: «Bernard Guetta et Raphaël Meltz candidats à la direction du Monde.» Bien construit, le papier reprend des extraits de ma lettre avant de me laisser la parole: «À mon âge, j'aime et je crois encore au papier. Il y a encore des choses à faire. Et j'aime *Le Monde*. Je ne pense pas que je serai choisi, mais au moins entendront-ils mes idées.» Aïe... Ai-je vraiment dit «Je ne pense pas que je serai choisi»? Impossible de m'en souvenir. Mais je regrette amèrement d'avoir accepté ce que me demandait Lemarchand. Dans les quarante-huit heures, mon nom est

repris partout, dans tous les articles qui traite des candidatures au *Monde*. Avec parfois une faute d'orthographe, notamment dans *Libération*, qui reprend le passage maudit dans un «En bref»: «Âgé de 35 ans, Raphaël Melz, directeur de la publication du mensuel *Le Tigre*, est le onzième candidat à la succession d'Éric Fottorino à la tête du Monde. "Je ne pense pas que je serai choisi, mais au moins entendront-ils mes idées", a-t-il déclaré.» Il faut savoir maîtriser chaque moment de sa communication, ne jamais laisser prêter le flanc à des hésitations; de quoi j'ai l'air, en semblant partir battu?

AUTOUR DE MOI ON S'INTERROGE. CERTAINS PENSENT QU'IL

s'agit d'un canular. D'autres, au contraire, sont persuadés que j'ai toutes mes chances. Guillaume Zorgbibe me conseille de présenter un projet pataphysicien, où l'on traite l'actualité du lendemain. À Ziguinchor, les Prudhomme sont remontés comme des coucous. À toute l'équipe du *Tigre*, qui ne sait trop que penser, je promets, sans savoir moi-même si je plaisante, que j'emmènerai tout le monde avec moi au Monde.

Maintenant, il faut que je prépare mon audition. Qu'est-ce que je vais dire? La panique ne dure qu'un instant. J'ai assez fatigué les gens autour de moi avec l'idée de faire un quotidien⁵ pour ne pas me sentir légitime. Comme un homme politique avant une émission importante, je demande autour de moi qu'on me fasse des «notes» sur *Le Monde*, sur ce qu'il faudrait changer. Les deux textes les plus détaillés que je reçois concernent le sport et l'économie. Or, le 14 janvier, lors d'un déjeuner à l'Association des journalistes de médias, Bergé insiste sur le fait qu'il n'y a pas assez d'économie dans *Le Monde*, et Louis Dreyfus trouve que le

journal manque de sport. Je m'amuse, tout en craignant de passer pour un fayot: le déjeuner a eu lieu après le début des auditions, mais avant la mienne.

J'ai reçu entre-temps un mail de Gilles Van Kote. Il s'agit d'un certain nombre de contributions écrites et orales tenues lors d'une réunion par plusieurs journalistes que la direction (sortante, donc) a poussé à s'exprimer. La SRM considère que tous les candidats à la direction doivent prendre connaissance de ces textes. Ces contributions sont assez surprenantes, elles arrivent presque à me réconcilier avec les journalistes du *Monde*: ils sont loin d'avoir l'arrogance qu'on pourrait imaginer. Leur ton est souvent désenchanté, critique. On sent, en creux, qu'ils perçoivent que les meilleurs moments du journal sont derrière eux, que la crise de la presse et internet ont cassé quelque chose. Et malgré pas mal de propositions, dont certaines intéressantes, il y a quelque chose qui ressemble à la fin d'une époque.

PEU DE TEMPS AVANT DE PASSER DEVANT LE JURY, JE SUIS

contacté par Édouard Launet, de *Libération*, qui se propose de faire mon portrait pour la dernière page du journal. J'hésite un peu: cela fait longtemps que j'ai envie de voir, de l'intérieur, comment se fabriquent ces portraits que je lis régulièrement, à la fois fasciné par la puissance du récit et exaspéré par l'aplomb du journaliste qui se permet de dresser le profil psychologique précis et détaillé d'un individu après deux heures passées avec lui. Mais difficile de courir plusieurs lièvres en même temps; et, autant il me semble légitime que ma candidature au *Monde* soit médiatisée, autant je n'ai pas envie de donner l'impression que tout cela n'est qu'un

prétexte fumeux pour faire parler de moi. Je m'imagine lire le portrait de *Libé* en pensant que ce Raphaël Meltz dont j'aimais le côté un peu mystérieux a pris la grosse tête et se répand partout. Je décline donc. Peu de temps après, une journaliste de Rue89 me propose également un portrait. Je décline à nouveau, puis j'hésite à donner un entretien (écrit) décrivant mon projet pour *Le Monde*, afin d'en garder une trace, avant de me raviser à nouveau. Quitte à raconter cette candidature, autant le faire dans *Le Tigre*⁶...

Vient le jour de l'audition. Je retrouve avec une certaine nostalgie cette angoisse propre aux oraux de mes années d'étudiant. Le souffle est court. Le cœur bat trop vite. Je suis concentré. Je pénètre dans la fondation Bergé-Saint-Laurent, avenue Marceau, dans le VIII^e arrondissement, lieu choisi pour recevoir les candidats. Petit passage par les toilettes (avec serviette éponge, comme à la maison), puis j'attends dans un magnifique salon tapissé de vert. On me conduit. Pierre Bergé m'introduit, je distribue quelques exemplaires du *Tigre* puis je m'assieds. Je me lance, mes notes devant moi. Je parle à toute allure, sans respirer. Ma voix est blanche. Je n'arriverai jamais vraiment complètement, durant l'heure que je vais passer là, au moment où l'on gagne en assurance, où l'on se détend.

Inutile de décrire Pierre Bergé. Son côté cassant n'est pas usurpé, on sent qu'il n'a pas l'habitude qu'on s'oppose à lui: lors d'une question, il cherche à se souvenir de quelque chose que j'ai dit; je lui tends une perche, il secoue la tête, violemment agacé, «non, non, ce n'est pas ça». Mais il y a quelque chose d'agréable dans son regard perçant et concentré. À quatre-vingts ans, il est en totale possession de ses moyens intellectuels. Louis Dreyfus est à peine plus vieux que moi (ça relativise les remarques sur mon côté «jeune» candidat: à quarante ans, il préside aux destinées du groupe de médias le plus prestigieux en France); derrière son air bonhomme se cache une attitude de dé-

dain qui ne laisse de m'agacer: il ne cesse d'envoyer et de lire sms et emails sur son téléphone portable, en condescendant vaguement à me jeter un coup d'œil de temps en temps. Certes il suit ce que je dis (je m'en rendrai compte à plusieurs reprises), mais il me fait penser à Nicolas Sarkozy dans cette façon de jouer à j'ai-plusieurs-cerveaux-je-ne-vais-quand-même-pas-les-consacrer-tous-à-une-seule-activité. Depuis que le président français s'est permis de lire ses sms devant le pape en décembre 2007 (notez que je n'ai pas de respect particulier pour le pape), on dirait que toute une frange des dirigeants de ce pays a oublié ce que la notion de politesse voulait dire. Gilles Van Kote est le bon élève des trois. Il me regarde avec attention; manifestement, c'est le seul qui ait fait l'effort d'aller acheter *Le Tigre* (puisqu'il lorsque je lui tends le numéro 2, pas encore sorti en kiosques, il me dit: «C'est le nouveau numéro?»). Surtout, il prend des notes extrêmement détaillées dans un grand cahier. Bergé, lui, écrit de façon plus succincte. Dreyfus, pas du tout: il a sans doute un cerveau dévolu à ça.

JE NE PEUX ÉVIDEMMENT ICI DÉTAILLER L'ENSEMBLE DU

projet que je présente aux trois hommes. Les grandes lignes en sont assez simples, et pour les lecteurs du *Tigre* elles n'ont rien de surprenant: la crise qui frappe la presse est moins une crise de la demande qu'une crise de l'offre, il suffit de proposer un bon journal pour que ses ventes se stabilisent. Certes, internet fait mécaniquement baisser les ventes du papier, mais avoir peur et copier les recettes de ses voisins ne fait qu'accélérer la chute. À propos d'internet, je propose d'ailleurs que le site web du *Monde* prenne le contre-pied de la situation actuelle: la plupart du contenu

«chaud» est gratuit alors que les archives sont payantes. Je propose que l'ensemble du contenu du site soit réservé aux abonnés (papier/web et purement web), hormis quelques papiers qui tous les jours sont considérés comme «contenu d'utilité publique⁷». En revanche, au bout d'une semaine environ, tous les articles deviennent librement accessibles, ce qui permet de créer du trafic sur le site, et de montrer aux visiteurs qu'ils auraient la même chose avant les autres en s'abonnant⁸.

MAIS C'EST SURTOUT LE QUOTIDIEN PAPIER QUI

m'importe. Je propose d'abord de paraître le matin: de toute façon, *Le Monde* n'est plus un quotidien du soir depuis belle lurette, puisqu'il est bouclé aux alentours de midi. Sauf pour quelques événements internationaux (les élections américaines, par exemple), cet horaire n'a aucun intérêt: les lecteurs parisiens n'ont pas d'informations plus chaudes que dans les quotidiens du matin, et les provinciaux, eux, ont le sentiment de lire un journal datant de la veille. Parallèlement, je suggère qu'on supprime l'ensemble des suppléments de la semaine: économie le lundi, livres le jeudi, télévision le week-end. La force d'un journal en papier (éventuellement de sa déclinaison sur des tablettes numériques) c'est d'être un projet global, pensé comme tel, et de donner au lecteur un aperçu de mille choses qu'il ne soupçonne pas. À l'inverse de la consommation de l'information telle qu'elle se dessine de plus en plus, où l'on ne cherche plus que ce qu'on ce qu'on connaît déjà, à coups de fils rss, d'alertes Google, ou de liens repérés par les amis Facebook, cultivant un entre-soi intellectuel assez dangereux. Je prends l'exemple du *Monde des livres*, qui est lu essentiellement par

les libraires, les éditeurs, les étudiants: mettre dans les pages Culture du quotidien les articles sur les livres, distillés chaque jour de la semaine, c'est accroître la possibilité qu'un cadre dans les assurances puisse découvrir l'existence de tel livre de philo sur les animaux.

LOGIQUEMENT, C'EST SUR L'ÉCRITURE JOURNALISTIQUE

que je m'étends le plus. Lorsque je signale qu'à ma grande surprise, aucune des contributions de la SRM ne se penche sur ce point, Pierre Bergé approuve du regard. Je défends des évidences (à mes yeux): des papiers plus longs, écrits avec une véritable sensibilité, par des journalistes qui ne seraient pas tous issus des mêmes écoles et n'auraient pas tous les mêmes tics (je pense très fort aux *Petits soldats du journalisme* de François Ruffin). Puis je lance l'idée qui me travaille depuis un moment: adapter la notion de réfutabilité au journalisme. Selon Karl Popper, il faut qu'une théorie soit réfutable pour qu'elle soit considérée comme scientifique. Par exemple, dire «Toutes les corneilles sont noires» est réfutable, puisqu'il suffit de voir une corneille blanche pour prouver que ce n'est pas vrai. C'est donc une théorie scientifique. À l'inverse, la psychanalyse n'est pas réfutable. Je souhaiterais qu'on applique ce critère à l'écriture journalistique: donner au lecteur la possibilité de réfuter ce qu'il lit, c'est-à-dire de le vérifier, le contredire. Ce qui induit qu'on écrit plus qu'un simple article: on explique comment on a préparé le papier, qui on a vu, ce qu'on a lu, qui parle à quel moment, etc. Et c'est tout l'intérêt du multimédia: donner à lire, par un système cliquable ces enrichissements dans la version web de l'article⁹, là où le papier ne permet que digressions, parenthèses ou notes de bas de page.

C'est ensuite la question des sujets qu'il faut revoir. Je m'appuie sur la contribution de Luc Bronner pour la SRM, qui montre comment la façon de traiter l'information au *Monde* est datée: débats parlementaires, vie des partis politiques jusqu'aux détails les plus minuscules, annonces des plans ministériels, alors que des pans entiers de la société ne sont pas traités. Mais tout le paradoxique est que Luc Bronner est le journaliste chargé de la banlieue au *Monde*, et que sa façon de traiter ce thème m'a toujours semblé typique des défauts du journalisme en général, et du *Monde* en particulier. Ses papiers manquent de sensibilité, son regard est toujours un peu caricatural, il porte un regard moralisant sur les uns et les autres. Pour le dire vite: le dealer est a priori considéré comme un individu malfaisant, et le policier comme celui amenant l'ordre¹⁰. Comme chacun sait (ou devrait le savoir), les choses sont un peu plus compliquées que ça.

On ne saurait prendre meilleur exemple que le texte cité en note pour montrer les défauts de l'écriture journalistique traditionnelle. Dans un de ses papiers sur Villiers-le-Bel, Luc Bronner écrit: «Comme tous les week-ends ou presque depuis un mois, dans une effrayante routine, le face-à-face entre adolescents et policiers se met en place.» Or les habitants de Villiers-le-Bel qu'il a rencontrés pour ce papier (et qui écrivent le texte décryptant son article) affirment quant à eux qu'il n'est venu qu'une seule fois les rencontrer: soit ils mentent, soit Bronner a utilisé une ou plusieurs sources autres pour avancer ce «comme tous les week-ends». La police, comme le lui reprochent les auteurs du texte? Pas forcément, peut-être que d'autres habitants lui ont transmis cette information, mais, nous lecteurs, nous n'avons aucun moyen de le savoir. Et nous ne pouvons donc pas le réfuter. Alors qu'il serait si simple d'écrire: «Un policier me raconte que tous les week-ends le face-à-face revient»: on sait que c'est la version policière, on peut donc éventuellement la remettre en question¹¹.

Durant la suite de l'audition, j'aborde de nombreux autres points (mes notes, non rédigées, font la longueur de cet article), notamment le graphisme (je propose que Plantu parte à la retraite, après vingt-cinq ans de service), la place de la photo, comment la future newsroom du journal doit être contrebalancée par une «brainroom», ce que serait un «twitter desk», etc, etc. Je termine, presque un peu vite, sur *Le Monde Magazine* dont je déplore qu'il est en train «d'assassiner» la marque *Le Monde*. Alors que *Le Monde 2*, à ses débuts, avait une véritable ambition, le magazine du week-end s'est transformé en vague support publicitaire avec force pages conso sans la moindre qualité.

À la fin de mon exposé, je réponds à quelques questions. Par exemple :

GILLES VAN KOTE — *Dans votre projet, vous parlez beaucoup de retour aux grands papiers. Est-ce qu'il n'y a pas un côté retour à l'âge d'or des années 1960?*
 MOI — *Je ne sais pas... Qu'est-ce que vous appelez l'âge d'or? Si un bon papier, c'est le passé, ça veut dire que l'avenir c'est un mauvais papier? Non, on ne peut pas penser ça. L'âge d'or, l'âge d'or? Le France Soir des années 1960, ce n'est pas mon fantasme non plus. Ce n'est pas l'âge d'or de la presse quotidienne ultra-puissante que je défends. Non, c'est l'âge d'or du texte bien écrit, et cet âge d'or, on y est encore.*

UN PEU PLUS TARD PIERRE BERGÉ REVIENT SUR L'IDÉE

que j'avais évoquée d'un journal absolument pas signé, sur le modèle de *The Economist*, l'hebdomadaire britannique où l'identité des journalistes n'est pas indiquée au pied des articles.
 MOI — *Je pense que ça générerait énormément de grincements de dents.*

PIERRE BERGÉ — *Oui, oui, oui...*

MOI — *Donc je ne suis pas certain d'imposer ça. Mais je trouve que c'est un modèle extrêmement fécond...*

PIERRE BERGÉ — *C'est sûr...*

MOI — *Mais, sauf enthousiasme massif de la rédaction, je ne suis pas sûr qu'il faille le faire...*

PIERRE BERGÉ — *Je ne pense pas que vous l'aurez. (Je ris.)*

L'audition se termine sur une question de Gilles Van Kote sur la ligne que j'imagine pour *Le Monde*. Pris au dépourvu, je cite¹² Albert Londres: «*La seule ligne que je connaisse, c'est celle de chemin de fer.*» Je sens que je m'enferme dans la défense d'un journal qui n'a pas d'autre ligne que celle de faire réfléchir les lecteurs, qui ne doit pas prendre parti pour Balladur ou pour le oui au référendum (en 2005). Manifestement, ils préféreraient que je dise des mots-clés comme humanisme, sens des valeurs, etc. Je pars sur un sentiment mitigé, ce dernier moment ayant affaibli mon exposé qui m'a semblé, par ailleurs, de bonne tenue.

Quelques jours passent. Les autres candidats (je suppose) et moi (j'en suis sûr), nous attendons des nouvelles. Et quand je dis «*nous attendons*», il s'agit d'une attente un peu virtuelle, car, après mon audition, je n'ai plus jamais eu le moindre contact de la part du jury. J'en suis réduit à suivre dans la presse ce qui sort — et il sort très peu de choses.

Libération prépare une double page listant tous les candidats. Une responsable du service photo appelle au *Tigre* pour me demander une photo: sur les neuf candidats déclarés (quatre sont anonymes), je suis le seul dont l'AFP ne possède pas d'image.

Pour des raisons qu'il serait un peu long de développer ici, je ne souhaite pas que paraissent des photos de moi dans la presse. Il s'agit d'un choix qui peut s'apparenter par exemple à celui de Maurice Blanchot, qui écrivait à son editrice qu'il souhaitait apparaître le moins possible «*pour éviter la présence d'un auteur qui prétendrait à une existence propre*¹³». À ce propos, en 1979, *Libération* acceptait de publier un carré vide, avec comme légende le nom de l'auteur suivi de quelques-uns de ses mots («*Un vide d'univers: rien qui fût visible, rien qui fût invisible*»), alors qu'en 1985, le

magazine *Lire* publiait une photo volée de Blanchot se dirigeant, sur le parking d'un supermarché, vers une R5. Photo reprise par *Le Nouvel Obs'* deux ans plus tard... Autant dire que, sur ce thème comme sur tant d'autres, les années 1980 furent celles du renoncement: la médiatisation (et son corollaire, la représentation photographique) semble depuis une vingtaine d'années obligatoire, il n'est quasiment plus possible de la discuter¹⁴.

Par lâcheté, par faiblesse, et bien sûr par amour du canular, il m'arrive de ne pas faire l'effort d'expliquer mon point de vue aux journalistes, et de donner des fausses photos de moi (un beau blond britannique au regard pénétrant trouvé sur internet pour *Le Figaro littéraire* lors de la sortie de mon premier roman), voire d'envoyer quelqu'un se faire photographier à ma place (mon plus beau coup: un étudiant Noir à qui je donnais des cours lors d'une résidence à Angoulême). Cette fois-ci avec *Libé* je cherche quelque chose sur internet — comme je suis d'humeur joyeuse, je rentre sur la base de photographies Flickr le mot-clé «happy». Le portrait d'un gentil blogueur hispanophone, extrêmement souriant, un poil benêt, me paraît parfait. Je l'envoie par mail.

Le lendemain, ma fausse photo est à côté de celle de Bernard Guetta et des autres.

ALORS QU'ON ATTENDAIT POUR LE 21 JANVIER AU

matin une «short list» de trois ou quatre candidats devant être présentés à un comité élargi, rien n'arrive. Le 22 au soir, coup de théâtre: la SRM décide de se retirer du processus de désignation, apparemment¹⁵ parce que Bergé et Dreyfus refusent d'inclure Sylvie Kauffmann, la directrice de la rédaction, dans la «short list» pour le second tour. Nouveau coup de théâtre,

une réunion a lieu le (dimanche) 23 dans l'après-midi: la SRM accepte un compromis. Sauter la deuxième étape, et ne proposer immédiatement qu'un seul nom. Un article mis en ligne sur le site du *Journal du dimanche* ce soir-là annonce d'ores et déjà que le nom en question sera celui d'Erik Izraelewicz, ce qui sera confirmé plus tard.

IL N'EST PAS ININTÉRESSANT DE FAIRE LE RÉCIT DE CES

moments sur Twitter, l'outil préféré des blogueurs et de journalistes dans les années 2010. Je fais plusieurs apparitions dans les messages de lecteurs du *Tigre* qui écrivent par exemple que «Meltz à la tête du Monde, ça aurait de la gueule!» Certains habitués du pot de sortie du *Tigre* révèlent que ma photo dans *Libération* n'est pas bonne: «À mon avis, Meltz a fourni la photo d'un quidam à la SR. Il n'aime pas montrer sa tête.» Le dimanche soir, après la réunion de crise, Fabienne Schmidt, la rédactrice en chef de la *Correspondance de la presse* (journal professionnel très bien informé), publie un tweet sur les tensions internes au sein du Monde, suivi d'un deuxième: «Parmi les candidats qui seraient en short list pour le poste de directeur du Monde: Arnaud Leparmentier, Sylvie Kauffmann, Jérôme Bureau (M6).» Ce message va être retweeté (c'est-à-dire envoyé à nouveau) des dizaines de fois, alors même que l'article du JDD, pourtant lui parfaitement exact, ne le sera qu'à peine. On voit là la faiblesse de l'outil twitter: un message qui semble riche d'informations secrètes (qui ne sont qu'une rumeur, peut-être volontairement lancée par Louis Dreyfus pour brouiller les pistes) enflamme tout le monde, alors qu'un lien vers un article, autrement plus documenté (la journaliste Camille Neveux a eu au téléphone Gilles Van Kote qui lui a confirmé

l'accord sur un seul nom et l'abandon de la short list), a moins d'impact. Le lundi 24, les actionnaires du Monde, à défaut de nous (faire) écrire pour rejeter notre candidature, publient un communiqué actant le choix d'Erik Izraelewicz, et précisant qu'ils souhaitent «remercier chaleureusement chacun des douze autres candidats pour leur enthousiasme et la qualité des projets présentés, et tout particulièrement, ceux qui appartiennent à la rédaction du Monde». Il y a là un message adressé à la rédaction du Monde: les quatre candidats internes étaient très bons, bien entendu, ne prenez pas comme un camouflet le fait que nous ayons choisi quelqu'un qui a quitté votre journal il y a déjà dix ans.

EN CE QUI CONCERNE MA PRESTATION, J'APPRENDRAI

un peu plus tard que Pierre Bergé «a été très séduit. S'il avait été seul (sans ses associés Niel et Pigasse), il l'aurait choisi. Il aurait même dit: "Toute ma carrière, j'ai misé sur des gens comme ça"¹⁶.» D'autres sources (un lecteur du *Tigre* journaliste qui m'envoie un mail, un journaliste de Médiapart qui l'a écrit sur son blog¹⁷) confirment cette information.

Quelque temps après les auditions, les projets présentés par plusieurs candidats sortent dans la presse¹⁸. Je suis assez frappé par les similitudes avec mon propre projet. Notamment celui de Rémy Ourdan qui, selon Truffly, se réfère au *New Yorker*, cite le Bondy Blog, «a les yeux fixés sur des horizons plus lointains, des articles au long cours et des grandes photos», propose de réhabiliter les feuilletons.

Le projet d'Erik Izraelewicz, est, lui, moins ambitieux. On sent le vieux routier, qui déroule tous les thèmes attendus et propose un calendrier indicatif sur les étapes à suivre. On sent aussi le salarié soumis, qui écrit pour

conclure: «La tâche est lourde — j'en ai bien conscience. Vous pouvez vous demander si j'aurais la force suffisante pour l'assumer, si j'en ai les qualités et les capacités. Je suis mal placé pour vous répondre. Sur ces interrogations, je ne peux que vous inviter à vous tourner vers mes anciens employeurs — le groupe Pearson et Alain Weill, vers mes anciens collègues aussi [...]. Ils seront, les uns et les autres, meilleurs juges que moi.» Avec beaucoup moins d'humilité, j'avais conclu que je pourrai au Monde «retrouver cette capacité à imaginer les choses, à inventer, à donner de la créativité, de l'énergie, de l'enthousiasme, choses qui ont été abandonnées dans les dernières années». Il y a un peu de justice dans ce bas monde: Erik Izraelewicz ne travaillait plus depuis son départ de *La Tribune* à l'été 2010. Moi, j'ai toujours *Le Tigre*. ■

1. La Croix, 9 décembre 2010. | 2. Sur le-point.fr le 24 janvier 2011. | 3. Lettre intégrale sur [davidm.blog.lemonde.fr/2011/01/09/bernard-guetta-candidat-a-la-direction-du-monde/] | 4. Dépêche disponible sur [www.le-tigre.net/Depeche-de-l-AFP-annoncant-le.html] En novembre, un émissaire des nouveaux actionnaires avait décidé que les 46 voitures de fonction devaient être rendues, sous peine de licenciements. | 5. Voir l'édition du premier *Tigre* nouvelle formule: «Depuis des années je rêve de lancer un quotidien.» | 6. Rue89 publiera néanmoins un petit papier sur moi. | 7. Pour reprendre la formule du site Arrêt sur Images, qui fonctionne selon ce principe. | 8. C'est peu ou prou le principe du site du *Tigre*. | 9. Le site Mediapart pratique, à petite échelle, cette idée, avec la «boîte noire» à la fin de l'article. | 10. Pour une analyse précise d'un article de Bronner, voir «L'infâme cuisine de monsieur Bronner», [http://www.soutien-villierslebel.com/bronner.pdf] | 11. Pour être tout à fait rigoureux, je précise que je n'ai pas développé cet exemple lors de mon audition. | 12. Merci Bernard Chambaz, qui ouvrait son feuilleton *Imprimer le Monde*, justement sur les problèmes de l'imprimerie du journal, sur cette citation. | 13. Cité in CHRISTOPHE BIDENT, Maurice Blanchot: partenaire invisible, Champ Vallon, 1998 | 14. Voir sur ce thème ce texte de Lætitia Bianchi, à la sortie de son premier roman, en 2002, [http://remue.net/cont/bianchio2photo.html] et le dossier qu'elle consacre à l'anonymat dans *R de réel*, volume XY, 2004. | 15. Voir par exemple *Les Échos* ou *Libération* du 24 janvier 2011. | 16. Art.cit., Rue89. | 17. Cf. [http://blogs.mediapart.fr/blog/vincent-truffly/230111/erik-izraelewicz-en-route-pour-la-direction-du-monde]: «Je signale aussi qu'à ma connaissance, Raphaël Meltz a fait une grosse impression auprès de Pierre Bergé.» | 18. Celui d'Izraelewicz sur le site des *Échos* le 31 janvier, les autres sur Mediapart le 1^{er} février 2011.